

Copyright © 2022 Les Albums De Romane

Tous droits réservés, y compris de reproduction
partielle ou totale, sous toutes ses formes

ISBN 978-2-9572430-4-4

Dépôt légal : Juillet 2025

**Je rêve d'entendre
les battements de ton cœur**

Auteur
Romain BELLOEIL

Le destin a coutume de donner d'étranges rendez-vous.
Alessandro BARICCO

Les étoiles du destin,



*Les mots, comme les sentiments
sont aussi fragiles que des bulles s'envolant au loin.
Ils sont aussi beaux que la douce caresse du zéphyr,
aussi lumineux et chatoyants que l'arc-en-ciel.
Mais, il suffit d'un rien pour que leur magie s'efface à
tout jamais dans le néant des illusions perdues.*
Jacques le TANNEUR (1887-1935)

Ce livre est né d'un rêve survenu le 21 janvier 2021. Il raconte l'histoire d'un homme et d'une femme plongés dans le coma, qui se retrouvent dans un monde imaginaire, hors du temps, où leurs âmes se frôlent, se reconnaissent... et peut-être s'aident à revenir à la vie.

Prologue

Les deux extrémités de notre existence, elles nous sont familières. La naissance. La mort. Mais entre les deux, c'est un territoire d'énigmes et de surprises. C'est là que l'inconnu s'invite, que les destinées s'entrelacent ou nous assaillent. La rencontre de ces êtres qui nous transforment et ceux que l'on ne souhaite pas retenir, que l'on préfère laisser s'éloigner, ils ne seront que des figures éphémères dans le récit de nos vies.

Certains appellent cela le destin. D'autres y voient un hasard capricieux.

Deux êtres que tout semblait opposer. Ils étaient le Yin et le Yang, deux pièces d'un puzzle qui ne paraissaient jamais devoir s'assembler. La vie, parfois, déploie sa magie. Une rencontre qui métamorphose la perception de leur réalité. Elle les a fait se réunir dans un lieu invraisemblable, inimaginable. Un battement de cœur, une fraction de seconde où plus rien ne leur appartient.

Le destin, diront certains. Et quand survient cette rencontre, que doit-on faire ? Faut-il suivre son instinct, écouter les murmures de son cœur ? Car parfois ces choix peuvent nous entraîner sur des sentiers que nous n'avions pas songé fouler, déviant peut-être de notre itinéraire tracé.

Le destin, il se mêle de tout et surtout en matière d'amour. Ah, l'amour. Ce mot si doux, si puissant, si enivrant. Celui qui embrase l'âme en un instant, mais dont la flamme peut vaciller aussi vite qu'elle est née. Et puis, il y a cet amour qui se construit pas à pas, solide, dont les braises ne crépitent pas immédiatement, mais dont la chaleur grandit avec le temps. Cet amour-là, celui qui se bâtit pierre après pierre, est différent, mais sa force n'a rien à envier aux passions dévorantes. L'amour a mille visages. Il a en commun ce saut dans l'inconnu. Mais pourquoi oser ? Simplement pour le frisson, l'excitation de l'aventure qui s'annonce. Car c'est dans l'irrationnel que les miracles prennent vie, que naissent les rêves les plus fous. On dit aussi qu'il existe des âmes sœurs, des flammes jumelles, une alchimie rare entre deux êtres. Parfois, deux esprits se lient d'une manière si profonde qu'aucune distance, aucune tempête ne peut les désunir. Qu'importent les silences, les blessures, les années d'absence, un fragment de l'un continue toujours de palpiter en l'autre. Ils peuvent nier, fuir, prétendre oublier, mais quelque part, une part d'eux-mêmes restera irrémédiablement attachée à cet autre.

Leur histoire est celle d'un combat. Contre leurs démons, contre leurs certitudes, contre ce passé qui les retient prisonniers. Un récit de reconstruction, d'acceptation, d'espoir.

Et si, dans cet entre-deux où tout vacille, ils trouvaient enfin ce qu'ils n'osaient plus espérer ?

La suite, elle se joue dans l'ombre de leurs choix, dans le silence de leurs cœurs. Et vous, risquerez-vous de les suivre dans ce voyage où tout reste à découvrir ?

I

Une journée sur la terre

Chapitre 1

Peut-être un jour

*« Je me sens si bien toute seule ; je voudrai de toi
que si tu es plus doux que ma solitude »*

Inconnu

Dans la campagne nantaise, le temps semble s'étirer, lent et paisible. Assise dans ma cuisine, je fixe la photo de famille accrochée au mur. Les sourires d'Émilie, Charlène et Jérémy me serrent le cœur. Je tends la main, effleure du bout des doigts la surface lisse du cadre.

— Chaque instant avec eux est un cadeau, murmuré-je à la photo comme si elle pouvait m'entendre.

Je trace le contour du portrait de Jérémy, mon petit. Ses yeux pétillants, il a mon regard. Cette pensée me serre le cœur.

Lundi matin. Les enfants sont à l'école, et la maison est silencieuse, trop silencieuse. Les murs semblent se refermer sur moi. L'écho de leurs rires me manque déjà, ces petits bruits qui font vivre une maison.

J'allume la radio, cherchant un fond sonore pour masquer le vide. Une chanson d'amour se glisse dans la pièce. Je coupe le son aussitôt, les doigts crispés sur le rebord de l'évier.

— Non, pas aujourd'hui.

L'amour, c'est pour les autres. Plus pour moi. Je me l'étais promis.

Alors, je m'agrippe à la routine. Lavabo, vaisselle, café. Le tic-tac de l'horloge m'agace. Je regarde l'heure. Six heures et des poussières avant leur retour.

— Tu vois, Funny, c'est ça être maman, dis-je à ma chienne qui m'observe. Compter les minutes.

Elle remue la queue doucement. Son regard noisette me touche. Dans ses yeux, il y a plus de réponses que dans tous les mots.

J'ai réduit mes horaires pour passer plus de temps avec eux. C'est une évidence, plus un choix. Et aujourd'hui, l'attente me semble plus longue que d'habitude. Alors je m'active. Jeux, livres, crayons. Et pourquoi pas des crêpes ?

Je sors la farine, les œufs, le lait. Mes gestes sont automatiques. Cuisiner m'apaise. Je suis en train de battre la pâte quand la porte d'entrée s'ouvre. Je sursaute. C'est maman.

— Je passais dans le coin, dit-elle avec légèreté.

Je lève un sourcil, incapable de masquer mon scepticisme. Nous savons toutes les deux que ce n'est pas vrai. Elle sait que je n'aime pas ces silences qui s'étirent entre les visites des enfants.

— Tu ne préviens plus avant de venir ? demandé-je avec un sourire en coin.

— Si je t'avais prévenue, tu m'aurais dit que tu étais occupée, répond-elle en m'observant attentivement. Tu fais des crêpes ? Encore ?

— Les enfants adorent.

Elle me regarde avec attention, puis s'approche et m'enlace. Une étreinte douce, chaude. Je me sens vaciller.

— Comment tu vas, ma chérie ? Vraiment ?

— Ça va, comme d'habitude.

— C'est-à-dire ?

Je soupire.

— Ça va quand ils sont là. Et j'attends quand ils n'y sont pas.

Ensemble, nous partageons un moment de complicité précieuse, où les mots se perdent entre nos rires feutrés et nos regards emplis de tendresse. Ma mère a cette capacité à lire en moi comme dans un livre ouvert. Ce matin-là, sa présence est une bouffée d'air, me ramenant à une époque où l'insouciance régnait.

Devant une tasse de café fumant, nous nous laissons aller à la nostalgie, évoquant mes souvenirs d'enfance, la naissance de mes enfants chéris.

— Te souviens-tu de l'arrivée des jumelles ? demande-t-elle en soufflant sur sa tasse trop chaude.

Je souris doucement. Comment oublier ? Cette journée où j'ai compris qu'on pouvait aimer deux fois plus en une fraction de seconde.

— Tu étais terrorisée, continue-t-elle. Tu me disais : « Maman, comment je vais faire avec deux bébés ? » Et regarde-toi maintenant. Tu tiens la barre d'un navire avec trois moussaillons à bord.

— Je n'ai pas vraiment le choix.

— On a toujours le choix, Erell. Toujours.

Je baisse les yeux, les pensées sont douces, mais elles ramènent aussi des questions, des doutes sur mon couple brisé, sur moi-même.

— J'ai parfois l'impression de ne pas être sur la bonne voie, de ne pas faire les bons choix. Pour eux. Pour moi.

Elle me prend la main. Ses doigts sont chauds, réconfortants.

— Tu fais du mieux que tu peux. Et crois-moi, c'est beaucoup. Tu t'es relevée là où d'autres seraient restées à terre.

— J'aurais dû voir les signes plus tôt. J'aurais dû comprendre que Guillaume ne voulait...

— Stop, m'interrompt-elle fermement. Ce qui est fait est fait. Tu ne peux pas réécrire le passé. Ce qui compte, c'est ce que tu veux maintenant.

Un silence s'installe. J'essaye de me concentrer sur ses mots rassurants, mais les questions restent, comme une ombre dans mon esprit. Je ressens un gouffre d'incertitudes et de questionnements, une fissure dans l'édifice fragile de mon existence. Puis elle ajoute, d'une voix douce, mais ferme :

— Pense à toi, Erell. Un jour, ils s'envoleront. Et toi, que restera-t-il ?

— Je pense à moi, protesté-je en touillant plus énergiquement la pâte à crêpe.

— Non. Tu penses à eux. Et c'est bien. Mais une fois partis il te restera quoi ?

Je force un sourire. Un sourire qui cache bien des blessures, des cicatrices invisibles laissées par l'amour, par des déceptions.

— Toi et papa, j'espère.

— On ne sera pas toujours là. Tu mérites d'être heureuse. Pour toi.

Je me réfugie dans mes gestes.

— Le bonheur, c'est surfait.

— C'est ce que disent ceux qui en ont peur.

Je détourne la tête. Je n'ai plus envie de parler. Elle comprend. Elle se lève, m'embrasse et s'en va. Je reste là, seule avec l'odeur des crêpes, et ce silence qui revient.

Je siffle Funny. Elle arrive en bondissant, sa joie me fait sourire. Elle m'a choisie, cette chienne. Le jour où je suis allée la voir, elle a posé sa tête sur mes genoux, comme si elle savait.

— Tu savais que j'avais besoin de toi, hein, ma belle ? dis-je en caressant son pelage crème.

Depuis, nous sommes inséparables. Le seul être qui ne me trahira jamais. Pour moi, Funny est mon dernier bébé, mon réconfort lorsque je me sens seule. Avec elle à mes côtés, je me sens plus forte, plus sereine, comme si sa présence me donnait la force de surmonter tous les obstacles de la vie.

On sort. L'air est vif, mais pas glacial. Les feuilles craquent sous nos pas. Funny saute dans les flaques, insouciant.

— Si seulement j'avais la moitié de ton enthousiasme, soufflai-je.

Nous marchons longtemps. Un sentier inconnu, un ruisseau qui murmure. Elle s'y jette sans hésiter. L'eau est glacée. Elle se secoue et m'asperge.

— Hey ! protesté-je, en riant.

On trouve un coin paisible, un pré entouré de brume. Je m'assois sur une souche. Funny se blottit contre moi. Le vent est frais, les arbres nus chuchotent. Un moment suspendu.

— L'amour me semble un mirage, murmuré-je. Loin, flou. Tu comprends, ma belle ? Cette peur de refaire confiance ?

Elle pose sa tête sur ma cuisse. Me lèche la main.

— Un jour peut-être, Funny. Un jour peut-être que j'aurai le courage de réessayer.

De retour chez moi, je me love sur mon canapé, une couverture douce sur mes jambes, un roman d'amour entre les mains. Ironie du sort : je fuis l'amour, mais je ne peux m'empêcher de lire ce genre de littérature. Comme si, à travers ces pages, je pouvais vivre par procuration ce que je n'ose plus rechercher dans la réalité.

Je prends une gorgée de mon cappuccino brûlant, appréciant sa chaleur qui glisse lentement dans ma gorge. La musique en sourdine, les chansons de Charlie créent un cocon apaisant. Je tourne une page et tombe sur une phrase qui me percute : « L'amour, c'est quand quelqu'un voit en toi ce que tu refuses de voir toi-même. »

Mes doigts s'immobilisent sur le papier. Mon regard se perd dans le vide. Un flash. Une ombre sur mon visage. Des souvenirs refont surface.

Guillaume. Son regard qui change au fil des mois, au fil des années, où notre famille s'agrandit. Ses promesses envolées. La façon dont il me traitait avec mépris sur la fin.

— Tu devrais plus t'occuper de moi que des gosses. Tu n'es plus la femme que j'ai épousée, m'avait-il lancé un soir, après la naissance de Jérémie.

— C'est vrai. Je suis devenue mère. Trois fois.

— Et bah n'oublie pas d'être femme.

Ces mots m'avaient transpercée comme des flèches empoisonnées. Je me souviens avoir regardé mon reflet dans le miroir cette nuit-là, cherchant désespérément où était passée la jeune femme insouciante et pleine de vie qu'il avait connue. Celle qui avait des rêves de famille unie.

Je me l'étais promis après son départ : plus jamais. Plus jamais je ne laisserai quelqu'un avoir ce pouvoir sur moi. Plus jamais je ne construirais mon bonheur sur des fondations aussi fragiles avec un autre être humain. Pourtant j'ai laissé rentrer Julien quelques mois après, qui ne voyait que mon physique et me traitait comme une gourde. Je revois son regard condescendant quand j'osais donner mon avis, ses remarques déguisées en compliments qui me rabaissaient subtilement. « Tu es tellement plus jolie lorsque tu ne parles pas de choses compliquées, » me disait-il avec un sourire qui se voulait charmeur.

Et enfin Damien. Il n'était pas mon genre physiquement, plus jeune, mais sa gentillesse me touchait. Ses petites attentions qu'il avait avec ses enfants, pour moi. Cette façon qu'il avait de m'écouter, vraiment m'écouter. Mais il était rempli de cicatrices, trop profondes pour qu'il puisse m'aider à réparer les miennes. Je pense qu'il espérait qu'on guérisse ensemble, il avait souvent les yeux brillants d'optimisme. Mais au bout de quelques mois j'ai compris alors que je ne pouvais pas être son remède, ni lui le mien. Deux âmes blessées ne font pas toujours un cœur guéri.

Funny, comme si elle devinait mes pensées, vient poser sa tête sur ma cuisse. Un sourire triste effleure mes lèvres.

— Une chienne comprend mieux qu'un homme, n'est-ce pas ma belle ?

Je referme le livre. Il est presque l'heure. Je me lève. Je prends mes clés. Un dernier regard vers le roman abandonné sur le canapé.

Peut-être qu'un jour, moi aussi, je tournerai la dernière page pour en écrire une nouvelle.

Peut-être...

Chapitre 2

Juste quelqu'un de vrai

*« Les mères tiennent la main de leurs enfants pour un temps,
mais leur cœur pour toujours. »*

Pam Brown

Je ferme la porte, les rayons du soleil percent timidement le ciel de novembre.

— Un petit miracle, murmurai-je.

La température clémente m'incite à me rendre à pied jusqu'à l'école, avantage non négligeable de la proximité. Je porte des sneakers blancs, qui contrastent joyeusement avec mon jean clair, et un manteau gris mi-long. Je renvoie l'image d'une femme simple, mais rayonnante, sans artifice. Peut-être est-ce là ma force : me plaire sans chercher à plaire.

Sur le chemin de l'école, mes pas sont légers. Les feuilles mortes craquent sous mes pieds comme une ritournelle d'automne. Devant le portail, je partage quelques mots avec d'autres parents. Ces brefs instants de sociabilité m'offrent un répit bienvenu.

— Comment va Émilie depuis sa grippe ? demande Patricia.

— Remise sur pied en un rien de temps. Les enfants ont cette faculté incroyable à rebondir.

Je souris à l'anecdote d'une chute à la piscine municipale, partage une histoire de handball de Jérémy. Mais une pensée persiste, silencieuse : est-ce qu'on peut encore aimer, sans avoir peur ?

— Et toi, Erell, toujours personne à l'horizon ? Lance Patricia d'un ton léger.

Je hausse les épaules avec un sourire voilé.

— Tu sais ce qu'on dit : jamais deux sans trois... de désillusions, plaisantai-je à moitié.

Il y a eu des rencontres. Des espoirs. Des chutes. J'ai aimé, donné, cru. Mais au final, c'est souvent moi qui suis restée debout seule, les bras vides. Pourtant, je continue à croire, à espérer. Même si c'est douloureux.

Un brouhaha d'enfants me ramène à l'instant. Le portail s'ouvre, et la cour s'emplit de rires et d'énergie.

Je me fraie un chemin dans la foule impatiente et rejoins la classe de Jérémy. Il m'aperçoit. Son visage s'illumine. Il court vers moi, bouscule au passage deux camarades, et se jette dans mes bras avec la fougue de ses sept ans.

— Maman, tu es là ! crie-t-il, ses yeux pétillants de joie.

— Mon p'tit loulou !

Je le serre fort contre moi, inspirant cette odeur rassurante d'enfance, mélange de crayon de couleur, de biscuit et de ce parfum indéfinissable qui n'appartient qu'à lui. Ses bras étroits m'entourent avec toute leur intensité, chaleureux refuge de cette réunion tant attendue après

une semaine qui nous semblait éternelle.

— Je t'aime tellement, dis-je en caressant ses cheveux rebelles. Tu as passé une bonne journée?

— Super! s'exclame-t-il. On a fait de la peinture et maîtresse a dit que mon dessin était le plus créatif!

— C'est merveilleux, mon cœur!

Soudain, il plonge sa main dans la poche de son pantalon, fouille frénétiquement, la langue coincée entre ses dents dans un effort de concentration absolue, et sort un bonbon en forme de cœur, légèrement pelucheux d'avoir voyagé toute la journée contre sa cuisse. Il me le tend avec un sourire espiègle, fier comme un paon.

— Tiens, c'est pour toi, je l'ai gardé exprès. Noa voulait que je l'échange contre son sticker de dinosaure, mais j'ai dit non parce que c'était pour ma maman.

Je sens une bouffée d'émotion m'envahir. Ce genre de geste vaut plus que n'importe quel bijou. Je caresse ses cheveux ébouriffés.

— Merci, mon trésor. C'est le plus beau des cadeaux.

Mais la douceur du moment est vite troublée lorsque j'annonce notre programme.

— On rentre à pied, tu pourras me raconter tout ce que tu as fait en classe.

Le visage de Jérémy se ferme instantanément comme un ciel d'orage. Ses sourcils se froncent, sa bouche se tord en une moue contrariée et dans un élan de colère théâtrale digne d'un acteur de cinéma, il lâche :

— Non, je ne veux pas ! J'ai mal aux jambes et il fait froid ! Pourquoi on ne prend jamais la voiture comme les autres ?

Je soupire intérieurement, m'armant de patience. Sa capacité à passer de l'amour inconditionnel à l'indignation totale en moins de trois secondes ne cesse de m'étonner.

— Regarde ce beau soleil ! On pourrait passer par le parc. Peut-être qu'on croisera les canards ?

— Les canards sont bêtes. Ils veulent juste du pain.

Il bougonne, traîne des pieds, donne des coups dans les feuilles. Mais je le connais. Il ne résistera pas longtemps, ce n'est qu'une façade passagère, un orage d'été qui s'évaporerait aussi vite qu'il est apparu.

— Tu sais quoi ? J'ai fait des crêpes ce matin...

Il tourne la tête, intrigué.

— Beaucoup ?

— Assez pour vous donner mal au ventre.

Il tente de garder son air contrarié, mais le coin de ses lèvres trahit sa gourmandise.

Caractère bien trempé, Jérémy demeure un enfant des plus agréables, doté d'une joie de vivre incomparable et d'un cœur tendre rempli d'amour. Sa mauvaise humeur s'évaporerait dès qu'il passerait la porte de la maison.

Et justement, tout reprend ses droits dans un joyeux chaos. À peine le seuil franchi, il

jette son cartable dans l'entrée et se précipite vers la cuisine.

— Je veux cinq crêpes !

— Commence par deux, on verra après.

Son goûter avalé, il me raconte avec animation comment Lilou a renversé de la peinture sur le pantalon de Mathéo. Puis les jumelles rentrent, bruyantes et pétillantes.

Mais dès l'instant où Émilie franchit la porte, quelque chose sonne faux. Elle traîne son sac, évite nos regards, s'enferme dans sa chambre sans demander de crêpes.

— Elle a dit quelque chose à l'école ? demandé-je à Charlène.

— Non, elle est restée seule à la récré. Elle a dit qu'elle était fatiguée.

Un doute me traverse, furtif, mais tenace. L'ambiance vient de basculer, imperceptiblement.

La soirée se poursuit, Charlène s'installe à la table basse du salon et s'applique à assembler un dragon en Légo, les sourcils froncés, la langue coincée entre les lèvres, elle plongeait dans sa tâche avec une concentration absolue

— Tu es en train de construire quelque chose de magnifique, lui dis-je avec admiration en passant derrière elle, posant une main affectueuse sur son épaule. La tête sera violette ou verte ?

— Violette, évidemment, répond-elle sans lever les yeux. Les dragons les plus féroces ont toujours la tête violette, c'est scientifiquement prouvé.

— Ah bon ? Et qui a prouvé ça ? demandé-je, amusée.

— Moi, répond-elle avec un sérieux désarmant. J'ai fait une étude très poussée pendant la récré.

Émilie, elle est enfin sortie de sa chambre et elle est maintenant affalée sur le canapé, absorbée par une série Netflix, son téléphone en main, son monde se limitant temporairement à l'écran. La tête dans ses pensées depuis son retour, je m'installe à côté d'elle et la prends dans mes bras sans prévenir, la faisant sursauter.

— Maman ! s'exclame la jeune fille, mi-agacée, mi-amusée, en m'enlaçant à son tour.

— Je te volais juste un câlin, dis-je en riant. Tu regardes quoi ?

— La nouvelle saison de « Poursuis tes rêves ». C'est trop bien.

Je ne reste pas plus, elle viendra elle-même se confier à moi, je la connais bien ma fille.

Les heures filent comme du sable entre les doigts, rythmées par les jeux, le dîner partagé dans un joyeux désordre de conversations entremêlées, et trop rapidement, l'heure du coucher approche. Les enfants enfilent leurs pyjamas : licorne pour Émilie, Pikachu pour Charlène, dinosaure pour Jérémy. Ils rayonnent d'innocence dans ces tenues fantasmées, et je savoure chaque instant de ce tableau vivant qui constitue ma vie, mon trésor.

— Maman, tu me racontes une histoire ? demande Jérémy, ses yeux déjà lourds de sommeil malgré ses protestations d'être « pas du tout fatigué ».

— Une petite alors, accordé-je. Mais d'abord, on se brosse les dents !

Dans le calme retrouvé du soir, je monte les escaliers, une brosse à cheveux dans une main, les pensées pleines. J'entre d'abord dans la chambre d'Émilie, plongée dans une semi-pénombre uniquement éclairée par sa lampe de chevet. Elle a troqué son téléphone contre un

livre, ses yeux parcourant avidement les pages.

— Bonne nuit, mon ange, murmuré-je tendrement en m'asseyant au bord de son lit.

— Merci, maman. Toi aussi.

Elle hésite un instant, ses doigts jouant nerveusement avec le coin de sa page.

— Tu sais, je voulais te dire...

Mais Émilie n'a pas le temps de terminer sa phrase. Les voix de sa sœur et de son petit frère se font entendre depuis leurs chambres respectives, réclamant l'attention maternelle avec l'insistance propre aux enfants qui craignent d'être oubliés.

— MAMAN ! C'est quand que tu viens ? s'époumone Jérémy.

— J'ai besoin de te montrer un truc URGENT ! renchérit Charlène.

Je lève les yeux au ciel avec un sourire d'excuse.

— Le devoir m'appelle. Désolé ma chérie, je reviens, on en parle après ?

Elle hoche la tête, un sourire énigmatique aux lèvres.

— Ça peut attendre. Va sauver le monde dans les autres chambres maman.

Je promets à Émilie de revenir dès que j'aurai réussi à coucher les deux garnements. Je rejoins en premier Charlène, qui brandit fièrement son dragon terminé, désormais orné d'ailes impressionnantes et d'écailles minutieusement disposées.

— Il est superbe ! m'exclamé-je sincèrement. Comment s'appelle-t-il ?

— Violet, répond-elle avec un sourire malicieux.

— Évidemment.

Je la prends dans mes bras, lui chuchotant des mots doux à l'oreille.

— Tu es ma fierté, ma joie, mon trésor. Fais de beaux rêves, ma grande.

— Bonne nuit, maman, murmure-t-elle en étouffant un bâillement. Dis, tu crois que les dragons rêvent ?

— De petites filles courageuses, sûrement.

Je termine avec Jérémy, qui réclame une histoire de dinosaure. Il s'endort presque avant la fin.

— Bonne nuit, mon super-héros.

— Nuit, m'man... marmonne-t-il, déjà à moitié dans ses rêves.

Silencieusement, je retourne vers la chambre d'Émilie. La lumière tamisée de sa lampe de chevet dessine des ombres douces sur les murs. Elle a posé son livre sur la table de nuit et me regarde approcher, ses yeux reflétant une hésitation que je ne lui connais pas.

— Tu voulais me dire quelque chose tout à l'heure ? demandé-je délicatement en m'asseyant à nouveau sur le bord de son lit.

L'adolescente hésite, baisse le regard, ses doigts jouant nerveusement avec un fil qui dépasse de sa couette.

— Heu... Rien, cela peut attendre...

— Tu es sûre ? insisté-je doucement. Tu sais que tu peux tout me dire.

Je perçois un flottement dans sa voix, une retenue, une gêne qui me fait comprendre que quelque chose d'important se joue derrière son silence. Mais je ne force pas. Les confidences d'adolescentes sont comme des papillons fragiles : les brusquer, c'est risquer de les voir s'envoler à jamais.

Je m'approche alors un peu plus, lui prends la main. Sa paume est légèrement moite, signe d'une nervosité qu'elle tente de dissimuler.

— On en parlera demain si tu veux. Parfois, la nuit porte conseil, et les mots viennent plus facilement à la lumière du jour.

Elle semble soulagée, comme si je venais de lui offrir une échappatoire bienvenue.

— Merci, maman, souffle-t-elle.

— De rien, mon cœur. Je serais toujours là pour toi, tu sais. De jour comme de nuit.

Un sourire timide se dessine sur ses lèvres.

— C'est juste que... c'est compliqué à dire.

— Les choses compliquées sont souvent les plus importantes, réponds-je en caressant sa joue. Mais elles peuvent attendre le moment précis. Et ce moment viendra quand tu seras prête.

Elle hoche la tête, reconnaissante.

— Bonne nuit, mon amour, murmuré-je chaleureusement en remontant sa couverture jusqu'à son menton, comme lorsqu'elle était petite.

Émilie ferme les yeux et sourit, savourant ce moment d'affection, cette bulle hors du temps où elle redevient, l'espace d'un instant, la petite fille aux nattes et aux genoux écorchés.

— Bonne nuit, maman, je t'aime, répond-elle.

Je redescends, range la cuisine. Chaque geste a le poids d'un rituel. Une photo sur le frigo attire mon attention : nous quatre à la plage, l'été dernier. Quatre visages heureux, quatre cœurs battant à l'unisson. Une famille. Notre famille. Imparfaite, mais si précieuse.

— On s'en sort plutôt bien, murmuré-je en effleurant le cadre du bout des doigts.

Puis je rejoins ma chambre, je m'enfonce sous ma couette fraîche et attrape mon livre. Je lis quelques chapitres, mais mon esprit divague, incapable de se concentrer sur l'intrigue. Les mots dansent devant mes yeux sans former de sens.

Mon regard se perd sur le plafond, puis sur l'autre côté du lit, vide et froid. Cet espace vacant qui me nargue chaque soir, ce rappel silencieux, mais persistant de ma solitude.

Je me surprends à imaginer un corps chaud contre le mien, une respiration paisible qui m'accompagnerait, une main qui chercherait la mienne dans l'obscurité. Un rêve éveillé, une chimère que je m'autorise rarement.

La solitude me pèse plus que d'ordinaire ce soir. L'amour maternel est une force, un ancrage inestimable, mais il ne comble pas tout. Il reste cette part de moi, cette femme derrière la mère, qui aspire à être vue, comprise, aimée pour elle-même.

— Est-ce que j'en demande trop ? murmuré-je dans le silence de ma chambre. Je ne demande pas la lune, je ne veux pas un conte de fées. Juste quelqu'un de vrai. Qui m'accepte, moi et mes trois tornades. Qui ne cherche pas à me réparer, mais à marcher à mes côtés. Le

besoin d'exister en tant que femme.

Le silence me répond, révélateur par sa présence.

Un jour, peut-être. Un jour, quelqu'un prendra place dans cette équation déjà pleine d'amour. Pas pour remplacer, mais pour ajouter. Un homme qui ne me trahirait pas tout simplement.

Je ferme les yeux, portée par cette pensée fragile.

Demain sera un autre jour. Avec son lot de batailles de brosses à dents, de devoirs oubliés, de rires spontanés et de câlins volés. Une journée de plus dans cette vie imparfaitement parfaite que j'ai construite. Et qui sait ce que le destin me réserve au tournant ? Après tout, les plus belles histoires commencent souvent par un « peut-être... »

Chapitre 3

L'eau ravive des souvenirs

*« La sensibilité ne s'acquiert pas, elle est une richesse
que seule l'âme authentique possède. »*

A. Schlaumich

Un air subtil se faufile hors de mon téléphone portable, me tirant délicatement des bras de Morphée. Il est 4 heures 25. Encore une nuit trop courte. Encore un matin sans promesse.

J'ouvre les yeux lentement, sans sursaut, comme un réflexe de flic bien ancré. Le noir de la pièce me protège encore un instant. Dehors, la nuit règne. Je devine le froid mordant, l'humidité des feuilles sur le sol. Ce matin-là, la couette semble être ma meilleure amie. D'un geste, je coupe l'alarme. Le téléphone retombe en silence sur le petit tabouret en velours gris. Ma main glisse à tâtons sur la table de chevet, frôle le cadre photo de Léo. J'allume et je regarde la photo. Son sourire, figé sous le verre, semble murmurer : « Bonjour, papa ».

Le silence règne dans la maison. Ce refuge, je l'ai acquis au prix d'un équilibre brisé, racheté à mon ex-femme pour ne pas perdre totalement pied, pour offrir à Léo un repère stable. Pour panser mes propres blessures, aussi. Je connais chaque mur, chaque recoin de cette maison que j'ai façonnée à mon image, en quête de renouveau.

Sans tarder, je me lève, mes pieds nus frôlant le carrelage froid. À peine debout, j'entends les pattes sur le sol. Un miaulement agacé de Milky. Les grattements frénétiques de Kykoo, mon husky. Les seuls à se réjouir de mon réveil.

— J'arrive, j'arrive, je murmure en me dirigeant vers eux, une petite lueur d'amusement dans la voix.

Kykoo se dresse sur ses pattes arrière, posant ses pattes avant contre mon torse, comme pour vérifier que c'est bien moi. Sa truffe humide effleure mon menton.

— Oui, oui, c'est moi. Toujours le même, toujours debout avant le lever du soleil. Tu n'as pas changé tes habitudes non plus, hein, mon loulou ?

Une caresse rapide derrière les oreilles du chien qui ne cesse de fêter mon réveil. Un ronronnement du chat qui vient se frotter à ma jambe.

— Vous, au moins, vous êtes toujours là.

Je remplis les gamelles de mes compagnons à quatre pattes, leur adressant un sourire fatigué.

— Bon appétit, les amis. Profitez, vous avez toute la journée pour dormir. Pas comme moi.

Je me sers un verre de jus d'orange, sans faim. La cuisine est silencieuse. Avant, il y avait du bruit. Des croissants. Des chamailleries. Une famille.

— Tu sais quoi, Milky ? dis-je en regardant le chat qui lève à peine les yeux de sa gamelle. Auparavant, on aurait tous mangé ensemble, en se regardant avec nos visages de déterrés.

Je secoue la tête, comme pour chasser ce souvenir trop doux, trop douloureux.

— C'était avant. Maintenant, il y a juste nous trois et ce foutu silence.

Je pose mon verre dans l'évier et regarde par la fenêtre. La haie a besoin d'être taillée. Les feuilles mortes s'accumulent sur le sol.

Je vis dans une maison qui attend quelque chose. Ou quelqu'un.

Sur ses pensées, je me dirige vers la salle de bain, une pièce restée dans son jus, qui mériterait un rafraîchissement afin d'être plus chaleureuse. Face au miroir, je me regarde. Cheveux en bataille. Cernes bien installées. Regard fatigué. Pas laid. Pas vraiment. Juste... usé. Je me dévêts complètement, laissant mes yeux parcourir les tatouages qui ornent ma peau. Chacun raconte une histoire, évoque une époque de ma vie, entre blessures cicatrisées et espoirs naissants.

Mais un seul d'entre eux ne rappelle aucune douleur : celui où est inscrit le prénom de mon garçon, Léo. Lui, c'est la lumière dans les ténèbres. Mon étoile fixe. Même une semaine sur deux.

Sous la douche, l'eau chaude ruisselle sur ma peau, calmant mon esprit tourmenté. Je ferme les yeux, laissant le bruit régulier de l'eau me bercer, m'apaiser, oubliant les souffrances du passé et les incertitudes de l'avenir. Mes pensées dérivent naturellement vers Léo, vers notre week-end ensemble. Deux jours de complicité, de tendresse. Je revois son visage, illuminé par un sourire malicieux, ses éclats de rire résonnant dans la salle de bain alors que nous jouions avec le gel douche à l'effigie de Spiderman.

— Papa, regarde ! Je suis Spiderman ! avait crié Léo, les bras levés, une mousse blanche dégoulinant sur ses cheveux.

J'avais ri, un rire franc, libérateur.

— Et moi, je suis... le terrible Docteur Octopus ! avais-je répondu en agitant mes bras comme des tentacules, provoquant un fou rire chez mon petit bonhomme de six ans.

— Non, papa ! Tu ne peux pas être un méchant ! Tu es un policier, tu dois être un héros !

Ces mots résonnent encore en moi. *Un héros*. Si seulement il savait combien je me sens vulnérable parfois, combien l'absence de sa voix dans la maison me creuse un trou dans la poitrine les jours où il n'est pas là.

Des larmes se mêlent à l'eau. Je ne sais plus d'où elles viennent. De la fatigue ? Du manque ? De la honte ?

— Tu me manques, mon bonhomme, soufflé-je contre le carrelage.

Mais soudain perdu dans mes pensées, le savon parfumé m'échappe, comme tout le reste. Le bonheur me glisse entre les doigts, insaisissable. Cela me ramène à la réalité de mon corps, de mes sensations. Je ressens un poids dans la poitrine, un nœud dans le ventre. Je pense à mes amours passées, aux moments heureux, à ce que j'ai perdu, que je n'ai pas su garder.

— Pourquoi ? Je lance à voix haute. Suis-je le coupable ? Pourquoi tous ses doutes ? Pourquoi, je ne mérite pas le bonheur ? Pourquoi il ne reste pas ?

Ces mots résonnent contre les parois de la douche, me reviennent en pleine face comme si quelqu'un d'autre les avait prononcés. Je me reconnais à peine dans cette voix brisée.

Je ferme les yeux. Bloque ma respiration. Un soupir.

Je me ressaisis, essuie mes larmes d'un geste brusque, et termine de me laver.

Je sors, m'enroule dans une serviette orange. Le miroir me scrute encore. Je l'affronte.

Jean bleu. Chemise blanche. Veste noire. Sobre, efficace. Je reste un homme élégant qui dissimule, derrière son apparence, un être sensible et blessé.

Je passe ma main sur ma joue rugueuse. La barbe de trois jours me donne un air négligé, mais il y a bien longtemps que je ne me rase plus, qu'il m'arrive de laisser une barbe plus épaisse vivre. Cette barbe qui masque mes traits, mes émotions. Comme un bouclier sur le monde extérieur. Sandrine disait que rasé, j'avais l'air d'un gamin. Elle avait raison. Elle avait souvent raison. Avant que le silence ne remplace les mots. Avant que je ne m'égare. Avant que mon métier ne creuse trop d'absences entre nous. Ce boulot, cette nuit difficile où l'horreur vécut qu'on ne peut pas exprimer.

Avant que nos silences ne deviennent plus éloquents que nos paroles. Avant qu'on choisisse sans s'en rendre compte deux chemins de vie détournés. Avant que je commette cette faute, dans l'ombre de moi-même, cet amour de jeunesse retrouvé. Comme si j'avais délibérément décidé de prendre ce chemin différent, de fuir la vie qu'on avait construite.

Cette faute. Cet écart. Ces instants de faiblesse avec mon premier amour. Une erreur que j'ai avouée. Elle a essayé de me pardonner. Mais moi contrairement à elle, je n'ai pas su me pardonner.

— Tu ne peux pas aimer quelqu'un d'autre si tu ne t'aimes pas toi-même, m'avait-elle dit un soir, en faisant sa valise.

J'aurais voulu lui dire qu'elle se trompait, que je l'aimais plus que tout. Mais les mots s'étaient bloqués dans ma gorge. Et c'est peut-être là, dans ce silence, que tout s'est vraiment terminé, qu'au fond de moi, j'avais choisi une autre vie.

Un dernier regard dans le miroir.

— Allez, Valentin. Une journée à la fois.

Je soupire, passe une main dans mes cheveux, ajuste le col de ma chemise et me voilà sur le départ.

Avant de quitter la maison, je jette un œil attendri à Milky, déjà roulée en boule sur le canapé prêt à reprendre son quart de sieste, et à Kykoo, qui me dévisage avec cet air à la fois fidèle et interrogateur des chiens qui savent que leur maître part, mais espèrent toujours que ce soit pour peu de temps.

— Soyez sages, pas de bêtises. Je reviens tout à l'heure.

Je m'accroupis pour caresser une dernière fois la tête de Kykoo qui geint doucement.

— Je sais, mon loulou. Moi aussi je préférerais rester. Mais il faut bien que quelqu'un remplisse vos gamelles, pas vraies ?

Sur la table, ma carte de police repose à côté de mes clés. Je la fixe une seconde avant de la glisser dans ma poche. Ce badge, symbole d'autorité pour les autres, pèse parfois comme un fardeau sur mon âme. Combien d'hommes brisés de la même manière que moi se cachent derrière un insigne ?

Le froid me cueille dehors. Novembre, brut. Le ciel encore encre d'une nuit qui s'attarde.

Je retire le mode avion de mon téléphone. Il vibre aussitôt.

Sandrine.

« Léo voulait te dire qu'il aimerait aller à l'anniversaire de Tim samedi. Il te dit je t'aime. Il a fait un dessin pour toi. Il te le donnera vendredi. »

Je range le téléphone. Inspire l'air frais. Mes pas me mènent à la voiture.

— Un jour après l'autre, murmuré-je.

Voilà pourquoi je tiens, pour Léo sans espérer autre chose. Et pourtant. Je sens, sans pouvoir l'expliquer, que quelque chose va changer. Pas aujourd'hui. Mais bientôt....